
Emmanuelle KLINKA

L'affirmation d'une nouvelle dynastie

Le panthéon royal de Saint-Isidore de León

Avertissement

Le contenu de ce site relève de la législation française sur la propriété intellectuelle et est la propriété exclusive de l'éditeur.

Les œuvres figurant sur ce site peuvent être consultées et reproduites sur un support papier ou numérique sous réserve qu'elles soient strictement réservées à un usage soit personnel, soit scientifique ou pédagogique excluant toute exploitation commerciale. La reproduction devra obligatoirement mentionner l'éditeur, le nom de la revue, l'auteur et la référence du document.

Toute autre reproduction est interdite sauf accord préalable de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France.



Revues.org est un portail de revues en sciences humaines et sociales développé par le CLEO, Centre pour l'édition électronique ouverte (CNRS, EHESS, UP, UAPV).

Référence électronique

Emmanuelle KLINKA, « L'affirmation d'une nouvelle dynastie », *e-Spania* [En ligne], 3 | juin 2007, mis en ligne le 09 avril 2009. URL : <http://e-spania.revues.org/index370.html>
DOI : en cours d'attribution

Éditeur : SEMH-Sorbonne
<http://e-spania.revues.org>
<http://www.revues.org>

Document accessible en ligne à l'adresse suivante : <http://e-spania.revues.org/index370.html>

Document généré automatiquement le 30 septembre 2009. La pagination ne correspond pas à la pagination de l'édition papier.

© e-Spania

Emmanuelle KLINKA

L'affirmation d'une nouvelle dynastie

Le panthéon royal de Saint-Isidore de León

- 1 Le panthéon royal de Saint-Isidore de León, dont les fresques sont aujourd'hui considérées comme l'un des plus beaux témoignages peints de l'art roman¹, est né de la volonté du couple royal formé par Ferdinand I^{er} de Castille et de León (1035/1037-1065)² et son épouse Sancier (†1067), infante léonaise. Avec les bâtiments accolés de l'église dédiée à saint Isidore et du palais, il était destiné à cristalliser les choix institutionnels et idéologiques de cette nouvelle dynastie.

Fig. 1 : Panthéon de Saint-Isidore de León - Vue d'ensemble.



- 2 L'église de Saint-Isidore de León, qui serait la première manifestation de l'influence du nouveau style roman dans les royaumes de Castille et de León³, fut sans doute érigée à partir de 1050 sur l'emplacement d'un édifice plus ancien, dédié jusqu'alors à saint Jean-Baptiste et à l'enfant martyr saint Pélage. Ce sanctuaire avait été lui-même réédifié en pisé et en briques par le roi léonais Alphonse V (999-1028), père de Sancier, après qu'al-Mansour (978-1002) eut rasé León en 988. Face aux périls auxquels ils étaient exposés par les expéditions du grand vizir cordouan, les chrétiens durent transférer au nord leurs biens les plus précieux, parmi lesquels les reliques de saint Pélage qui furent envoyées à Oviedo, l'ancienne capitale du royaume. Dès lors, il manquait à la nouvelle église, reconstruite en pierres, matériau noble, et dont le portique abriterait le panthéon royal, de quoi la sanctifier. Ce fut chose faite avec l'arrivée en ses murs des restes de l'évêque de Séville, saint Isidore, qui permit la consécration des lieux le 21 décembre 1063. La venue à León de ces reliques sacrées constitua un premier pas dans l'édification du mythe de glorification de la dynastie fondée par Ferdinand I^{er} et Sancier. En effet, le souverain sévillan, al-Mutadid, venait en cette année 1063 de se déclarer vassal du monarque chrétien, s'engageant par là même à lui payer tribut en échange de la paix. Et, si l'on en croit le récit qu'en fait l'*Historia silense*⁴, Ferdinand demanda en outre les reliques de

sainte Juste, martyre et patronne de Séville, ce qui lui fut concédé par le roi maure. Or, Dieu n'aurait pas voulu déposséder la ville de sa protectrice, mais Il accorda, en compensation, et afin de mieux distinguer la nouvelle monarchie, le corps de saint Isidore dont Il révéla l'emplacement de la sépulture par un songe miraculeux à l'évêque de León, Alvitus, lequel, ceint de la couronne de justice, Lui rendit son âme à l'issue de la découverte :

Quod audiens egregius Aluitus episcopus socios suos monet dixit : Vt cernimus, fratres, nisi diuina miseratio labori nostri itineris subueniat, frustrati recedemus. Necessarium itaque videtur, dilectissimi, ut a Deo, cui nihil impossibile est, opem querentes, hoc triduo ieiuniis et orationibus insistamus, quatinus diuina magestas occultum nobis santi corporis thesaurum reuelare dignetur. Placuit cunctis exortatio presulis, vt triduum illud precibus peragerent. Iamque die tertia emenso olimpo sol ocubuerat, cum, quarta perueniente nocte, venerabilis presul Aluitus peruigil orationi insistebat. Interea, dum sella residens fessa membra paulisper sustentaret atque, secum nescio quid de psalmis recitans, pre nimio vigiliarum labore sompno opprimeretur, apparuit ei quidam vir, veneranda canicie comptus, pontificali infula amictus, eumque tali uoce aloquens, ait : Scio quidem te cum sociis tuis ad hoc uenisse, ut corpus beatissime uirginis Iuste hinc transferentes uobiscum ducatis ; sed quoniam non est diuine uoluntatis, ut hec ciuitas abcessu huius uirginis desoletur, immensa Dei pietas, uos remittere uacuos non patiens, corpus meum donatum est uobis, quod tollentes ad propria remeate. Quem cum reuerendus uir interrogaret quis esset qui talia sibi iniungeret, ait : Ego sum Hispaniarum doctor huiuscemodi urbi antistes, Ysidorus. Hec dicens ab oculis cernentis euanuit.

Euigilans autem presul, cepit uisioni congratulari ac Deum attentius exorare, deprecans vt, si ex Deo esset hec visio, iterum et tertio plenius innotesceret. Taliter orans, rursus obdormiuit, et ecce isdem uir in eodem habitu, non dissimilia quam prius uerba perorans, rursus euanuit. Expergefactus iterum pontifex, alacrius trinam uisionis amonitionem a Domino inplorabat, qui dum obnoxius Deum exoraret, tertio sompno corripitur ; tunc uir supra dictus, ueluti semel et secundo ei aparens, que antea dixerat tertio replicauit, atque, uirga quam manu tenebat terre solum ter percutiens, locum, in quo santus thesaurus latitabat, ostendit, dicens : Hic, hic, hic meum inuenies corpus ; et ne putes te fantasmate deludi, hoc erit tibi signum mei ueridici sermonis, quod mox ut meum corpus super terram eductum fuerit, molestia corporis corripieris, quam finis uite subsequens, exutus hoc mortali corpore, ad nos cum corona iustitie peruenies. Qui postquam loquendi finem fecit, visio ablata est.

Surgens ergo presul a sompno, certus de tanta uisione, sed letior de sua uocatione, facto iam mane, socios ortatur, dicens : Oportet nos, dilectissimi, omnipotentiam summi Patris diuinam pronis mentibus adorare, qui nos sua gratia precedente est dignatus, et mercedem nostri frustrari non est passus laboris. Diuino etenim nutu prohibemur membra beate ac Deo dicare uirginis Iuste hinc abstraere, sed non minora deferimus dona, dum corpus beatissimi Ysidori, qui hac in urbe sacerdotii potitus est infula et totam Yspaniam suo opere decorauit et uerbo, delaturi sumus. Et hec dicens, ordinem uisionis eis seriatim patefecit⁵.

- 3 Toutefois, l'origine castillano-navarraise du roi ne laissait pas présager une telle décision. En effet, Ferdinand I^{er}, issu de la récente dynastie de Navarre, qui était alors en plein essor, incarnait une idéologie différente de celle que défendaient les rois de l'ancien royaume de León, attachés à la tradition wisigothique. De fait, après que le dernier de ses comtes, Garsias Sánchez (1017-1029), mourut assassiné, le comté de Castille avait été englobé dans les territoires navarrais par Sanche Garcès III le Grand, qui se prévalait du droit de succession de son épouse, Munia-Mayor, fille aînée du comte Sanche García de Castille (995-1017) et sœur de Garsias Sánchez. Ferdinand bénéficia donc de l'héritage maternel⁶. D'autre part, il ne pouvait prétendre au trône de León que par son épouse, Sancier, unique héritière du royaume après le décès de son frère, le roi Vermude III (1028-1037). Celui-ci, voulant récupérer les territoires situés entre le Cea et le Pisuerga qu'il avait été contraint de donner en dot à sa sœur par Sanche Garcès III après que ce dernier les eut occupés, et les réintégrer dans la couronne léonaise, dut avoir recours aux armes et mourut au cours de la bataille l'opposant au souverain castillan. Enfin, Ferdinand I^{er} avait lui-même souhaité, depuis le début de son règne, que son sépulcre fût situé dans le monastère castillan de Saint-Pierre d'Arlanza⁷. Ce monastère,

qui avait toujours bénéficié d'importantes donations de sa part, avait été fondé par le comte Ferrand González, le créateur de l'indépendance castillane, et en abritait la sépulture. Un tel choix ne pouvait manquer d'évoquer une certaine similitude entre le Castillan et le Navarrais, qui se voulaient tous deux les fondateurs d'une nouvelle entité politico-territoriale. En tout cas, c'était là un moyen pour Ferdinand I^{er} de se rattacher au lignage des comtes de Castille pour mieux en revendiquer l'héritage légitime et la continuité. Pourtant, s'il faut en croire les chroniques, il aurait subi l'influence de Sancia, et aurait suivi le désir de cette dernière, changeant le lieu de sa sépulture :

Interea, domini regis colloquium Sancia regina petens, ei in sepulturam regum ecclesiam fieri Legionem persuadet, vbi et eorum corpora iuste magnificeque humari debeant. Deceuerat namque Fernandus rex, uel Omnie, quem locum carum semper habebat, siue in ecclesia beati Petri de Aslanza, corpus suum sepulture tradere ; porro Sancia regina, quoniam in Legionensibus regum cimiterio pater suus digne memorie Adefonsus princeps et eius frater Veremundus serenissimus rex in Christo quiescebat, vt quoque et ipsa et eiusdem vir cum eis post mortem quiescerent, pro uiribus laborabat. Rex igitur petitioni fidissime coniugis annuens, deputantur cementarii, qui assidue operam dent tam dignissimo labori⁸.

- 4 Néanmoins, il est possible d'émettre quelques doutes quant à la simplicité d'une explication qui ne correspondrait que peu à la personnalité d'un roi avisé et aussi doué d'opportunisme politique que l'était Ferdinand I^{er}. Il faut donc, à mon sens, qu'il y ait eu un intérêt majeur, très certainement exposé par la reine, pour que le souverain change ses desseins. De fait, la constitution d'un panthéon revêt une importance symbolique fondamentale puisqu'elle fait entrer les monarques et leur lignée dans la mémoire officielle et collective tout en les liant à un territoire précis au moyen d'un lieu consacré. Le culte des souverains fondateurs disparus constitue un ancrage historique et politique, il est un acte fondateur dynastique. Or, lors de l'accès de Ferdinand I^{er} au trône de León en 1037, ce royaume lui était opposé, il était de surcroît en déclin politique, soumis à une grande désorganisation, encore accentuée par les expéditions du vizir al-Mansour dont il ne s'était pas encore relevé. Il avait fallu attendre le milieu des années 1050 pour que le monarque achevât la pacification du royaume de León et mît en place la réorganisation de ses structures religieuses et civiles⁹, prônant à son tour le renouveau de l'*Ordo Gothorum*, ainsi que l'écrivirent les évêques Luc de Tuy (« [...] Rex Fernandus statuit vt in eius Ecclesiae leges gotticae a Legionensibus omnibus discernentur »¹⁰) et Rodrigo Jiménez de Rada (« Constituit etiam ut in toto regno Legionensi leges Gothice seruarentur »¹¹). Mais, si dès la première partie de son règne, il était accordé à Ferdinand I^{er} le titre d'*Imperator totius Hispaniae*, qui était lié au trône de León, il semblerait que lui-même ne l'ait jamais utilisé¹². D'autre part, il est vraisemblable de penser que pendant cette même période, il continuait de mettre la Castille au premier plan puisqu'il continuait à favoriser par ses donations les institutions religieuses de l'ancien comté. En outre, dès 1054, à partir de la bataille d'Atapuerca où périt son frère aîné, Garsias de Navarre, auquel lui et les siens s'affrontaient, Ferdinand récupéra en quelques années la majeure partie des territoires castillans offerts au roi navarrais en compensation de son aide contre les troupes de Vermude III en 1037. Désormais, il pouvait se tourner vers la conquête des royaumes de taïfas, parmi lesquels les rois de Badajoz, Tolède, Saragosse et Séville deviendraient ses tributaires. C'est à cette même époque que la construction du panthéon royal fut entreprise dans la ville de León. Pourtant, le même monarque mit encore en avant la Castille en la donnant en héritage à son fils premier-né, Sanche, alors que le royaume de León revenait au puîné, Alphonse, mais amputé de la Galice et du Portugal qui furent donnés au plus jeune de ses fils, Garsias.
- 5 Par ailleurs, il est remarquable que sur l'église et le panthéon de Saint-Isidore se greffe une autre institution, celle de l'*Infantazgo*¹³: domaine de l'Infante et fondation monastique créés par Ramire II (931-951) pour sa fille Elvire, qui en fut la première abbesse et *domina*. Il s'agissait d'un ensemble de possessions réparties sur le territoire royal léonais, reliées au

monastère principal sis à Léon, où les infantes résidaient habituellement. Réserve à celles qui n'étaient pas mariées, qu'elles prononcent ou non leurs vœux, ce patrimoine était régi par le souverain, lorsque ces dernières venaient à manquer. L'ensemble jouissait de l'immunité accordée par le roi, ce qui lui donnait les caractéristiques d'une seigneurie avec toutes ses prérogatives. De ce fait, le domaine des infantes constituait une sorte de royaume dans le royaume dont les détentrices exerçaient un pouvoir réel, tant législatif que juridictionnel, étayé par une autonomie économique¹⁴.

- 6 Le couple royal formé par Ferdinand I^{er} et Sancie a donc utilisé une institution préexistante et intégrée à la coutume léonaise pour, me semble-t-il, la mettre au service d'intérêts spécifiquement personnels. En effet, Saint-Isidore, cœur de l'*Infantazgo* et cœur de la capitale du royaume, mêlait tout à la fois ces deux institutions politiques aux réalités concrètes du panthéon royal, de l'église et du palais, réitérant ainsi le modèle instauré par Alphonse II le Chaste (792-842) à Oviedo. Toutefois, il était maintenant question d'une organisation dont la tête était bifide et constituée par le roi et l'infante, ou la reine dans le cas de Sancie. Et, sans doute est-il possible de reconnaître l'influence de la souveraine léonaise, si *Infantazgo* et royaume ont eu ces caractéristiques particulières. Ainsi, les principales bénéficiaires de cette institution et celles qui ont le plus œuvré à son maintien – de même qu'à la diffusion religieuse et artistique qui vont de pair avec l'*Infantazgo*, avec, bien entendu, la conservation de la mémoire des lieux justifiant leur existence – furent après la reine Sancie, sa fille l'infante Urraque (sœur d'Alphonse VI), la reine Urraque (fille d'Alphonse VI) et l'infante Sancie (fille de la précédente et sœur d'Alphonse VII). Pour le reste, il est frappant de constater comment le modèle impulsé par la reine Sancie va être repris par les deux infantes, Urraque et Sancie, par une sorte de gouvernement conjoint, mais discret, avec le roi, leur frère. Aussi, au-delà du politique, le niveau symbolique d'une structure établie à la fois sur la création d'un panthéon et sur celle d'une fondation religieuse s'y rattachant confère à ce domaine politique, humain et temporel, une dimension sacrée lui donnant une nouvelle envergure. Il y a donc là une volonté constitutive de tout un système de résonances entre mémoire et pouvoir : mémoire sacralisant le pouvoir, pouvoir émanant à son tour de la mémoire et la prolongeant, et qui sont l'un comme l'autre source et justification de l'autorité d'un souverain et de son lignage. Il conviendrait, de ce fait, d'envisager dans cette même optique les fondations monastiques antérieures, telles celles des comtes de Castille, comme celles qui leur furent postérieures. Je pense en particulier aux deux premiers comtes créateurs de l'indépendance de la Castille, Ferrand González et son fils, Garsias Fernández, fondant l'un Saint-Pierre d'Arlanza et y plaçant sa sépulture, l'autre Saint-Sauveur d'Oña, où seront ensevelis les derniers comtes de Castille, ainsi que le roi navarrais Sanche Garcès III le Grand, selon les dispositions prises par son fils Ferdinand I^{er}, alors comte de Castille :

Porro Santius rex, in senectute bona, plenus dierum, dum filius eius Garsias ob uota soluenda Romam commearat, hac vita decessit. Era ma lxx Iiia. Quem Fernandus apud Oniense cenobium magno cum honore, ut tantum patrem decebat, humari fecit¹⁵.

- 7 Pour revenir de façon concrète au panthéon de Saint-Isidore de León, qui est une projection politique du couple royal, et à sa fonction première, qui est d'affirmer symboliquement, par une édification matérielle, la stabilité d'une dynastie et sa continuité, on pourra remarquer l'adaptation de la réponse des monarques à leur situation – tout au moins si l'on suit la relation des chroniques du XIII^e siècle. Sans doute pour signifier sans équivoque la nouvelle fusion entre León, Navarre et Castille, les restes mortels de Sanche Garcès III le Grand de Navarre furent relevés, à l'instigation de la reine Sancie, et installés aux côtés de ceux des trois derniers rois de León. Il convient cependant d'ajouter que le texte de Luc de Tuy présente cette décision, propre à la reine, dans un programme plus vaste de réorganisation du royaume où intervient

nommé Ferdinand I^{er}. Le chroniqueur met ainsi sur un même plan le transfert des restes de Sanche III et la redistribution des reliques des martyrs :

Post aduentum autem sancti corporis Isidori summi Pontificis in Legionem, quia ciuitas Abulensis in vastitatem olim a Sarracenis redacta fuerat, transtulit ex ea Rex Fernandus corpora sanctorum Martyrum Vincentii, Sabinae et Christetae ; corpus sancti Vincentii martyris cum parte reliquiarum ipsius germanarum rex Fernandus iuxta techam beati isidori Doctoris Hispaniarum honorifice collocauit in Legione. Corpora vero sanctarum Sabinae et Christetae in ecclesia santi Petri de Arlanza tumulauit. Sed magnam ex eis partem Palentiae contulit. Regina etiam Sancia postulante, patrem suum Regem Sancium a monasterio Oniensi transtulit et cum aliis Regibus Legionis sepeliuit¹⁶.

- 8 Bien qu'il n'en soit fait nulle mention dans la version proposée par *l'Historia silense*, tout porte à croire, à défaut de preuves contraires, en la véracité des faits relatés par les chroniques postérieures, puisque cette translation est encore attestée par l'épithaphe du XII^e siècle du roi navarrais :

Hic situs est Sanctius Rex Pirineorum montium, et Tolosae, vir per omnia Catholicus, et pro Ecclesia. Translatus est hic a filio suo Rege Fernando. Obiit Era MLXXIII¹⁷.

- 9 Ainsi, la nouvelle dynastie prenait appui sur l'ancien lignage de León, lié au concept d'*Imperium*. Elle profitait en conséquence d'une légitimité traditionnelle qui supposait non seulement la condition hégémonique du royaume de León sur les autres royaumes chrétiens hispaniques, mais encore l'héritage de son droit à la reconquête de l'ensemble du territoire péninsulaire afin de reformer l'unité politique et territoriale perdue de l'ancienne *Hispania* wisigothique. Peut-on alors insérer la réunion des souverains léonais, navarrais et castillans dans un plus vaste projet d'expansion de la part de Ferdinand I^{er} et de Sancio et considérer comme une suite cohérente les conflits entre le roi castillano-léonais et les rois de Navarre qui, à partir de 1054 et jusqu'au décès de Ferdinand I^{er}, ont abouti à l'effritement des territoires navarrais faisant frontière avec la Castille ? Quoi qu'il en soit, cette union symbolique, fondamentale, a encore été renforcée par l'installation des reliques de saint Isidore dans la basilique juxtaposée au panthéon. De fait, seul l'ancien évêque de Séville était en mesure d'être comparé à la figure de l'apôtre saint Jacques devenu l'emblème de la reconquête chrétienne et dont les reliques auraient été découvertes à la suite d'une révélation au début du IX^e siècle sous le règne d'Alphonse II le Chaste qui en organisa le culte. Ainsi, par la volonté des souverains, l'histoire se répétait. À la première restauration de l'Espagne chrétienne – après la conquête maure de 711 – qui avait légitimé la couronne astur-léonaise, la nouvelle dynastie offrait en miroir la réactivation du mythe fondateur en la personne du formateur intellectuel de l'*Hispania*.

- 10 Il est un autre acte fondateur : la représentation figurative officielle, idéalisée, dont il nous est parvenu deux témoignages concernant le couple constitué par Ferdinand I^{er} et Sancio. À ce propos, j'observerai qu'il ne s'agit pas d'un précédent¹⁸, mais plutôt d'un recours à ce qui semble être un usage royal partagé par l'ensemble des souverains hispaniques. Celui-ci pourrait relever tout à la fois d'une fonction de projection symbolique du prince, telle qu'elle peut l'être dans l'emploi d'un sceau, et d'une mise en scène de ce même monarque, considéré en tant qu'acteur ou témoin direct des faits exposés. Un témoignage de visu qui conforterait l'authenticité, donc la valeur, de la chose narrée. Ainsi, le premier témoignage iconographique se rapportant au couple royal léonais est peint dans le *Livre d'heures* commandé par Sancio et offert à Ferdinand – scène que montre d'ailleurs cette image. Le second se trouve sur les murs du panthéon de Saint-Isidore de León, dans la scène de la Crucifixion¹⁹, où ils sont tous deux représentés, priant agenouillés au pied de la croix, de part et d'autre de la sépulture d'Adam d'où le gibet du Christ semble s'élever. Place honorifique s'il en est, cette actualisation synthétique du salut de l'humanité plonge les souverains au cœur du mystère de la foi en les

faisant participer à la passion puis à la transfiguration du Christ. Témoins privilégiés, élus, leur union est sacralisée, ainsi que leur lignée, grâce à ce raccourci visuel. Néanmoins, il n'est pas certain qu'ils aient été directement responsables de cette dernière représentation, puisque les fresques ont été réalisées après leur disparition, sans doute lors des deux dernières décennies du XI^e siècle, en tout cas après 1080, date à laquelle fut terminée la construction du panthéon, et avant 1149. Cette dernière date correspond à la nouvelle consécration de l'église de Saint-Isidore, dont les travaux d'agrandissement avaient eu pour conséquence la condamnation de la porte originelle ouvrant sur le panthéon et l'ouverture d'un nouveau passage détruisant une partie des fresques.

Fig. 2 : Panthéon de Saint-Isidore de León - Crucifixion.

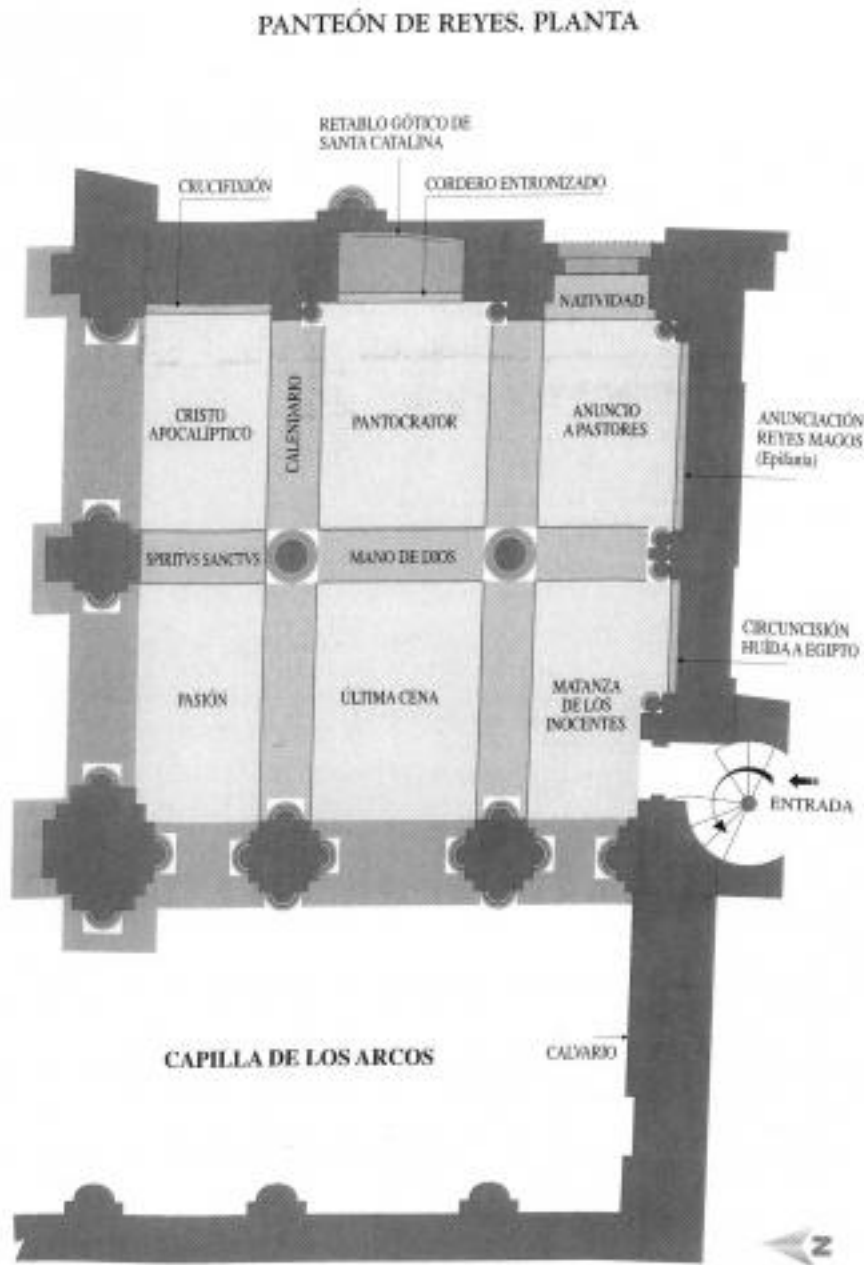


- 11 Ce fut sans doute l'infante Urraque (†1101), fille de Ferdinand I^{er} et de Sancie, qui fit la commande de ces peintures murales, la même qui procéda au premier agrandissement de l'église. De fait, il serait très étonnant, sinon improbable, que ces fresques lui soient postérieures, et ce, à cause du choix de leur programme iconographique, car celui-ci constitue, plus qu'un témoignage, une transposition picturale de la liturgie mozarabe *de tempore* qui commençait à l'Avent et se terminait le jour de Pentecôte²⁰. De la sorte, c'était cette célébration cultuelle qu'exprimait l'ordonnance des fresques dans le panthéon :

[...] L'un des moments les plus significatifs était la division de l'hostie en neuf morceaux [...] et l'on prononçait sur chacun d'eux le nom d'un mystère de la vie occulte de Jésus, de sa passion et de sa glorification, sans faire aucune mention des scènes de sa vie publique, ce qui était également commémoré dans la liturgie, appelée dans le missel mozarabe *de tempore*, dans les cycles Avent-Noël, Carême-Passion et Pâques : Incarnation, Nativité, Circoncision, Épiphanie, Passion, Mort, Résurrection, Glorification, Règne²¹.

- 12 En plus des murs, deux coupoles étaient réservées à chacun de ces cycles et le recours, non plus aux Évangiles, mais à l'Apocalypse, pour figurer le dernier des cycles correspond bien aux prescriptions du rite mozarabe²².

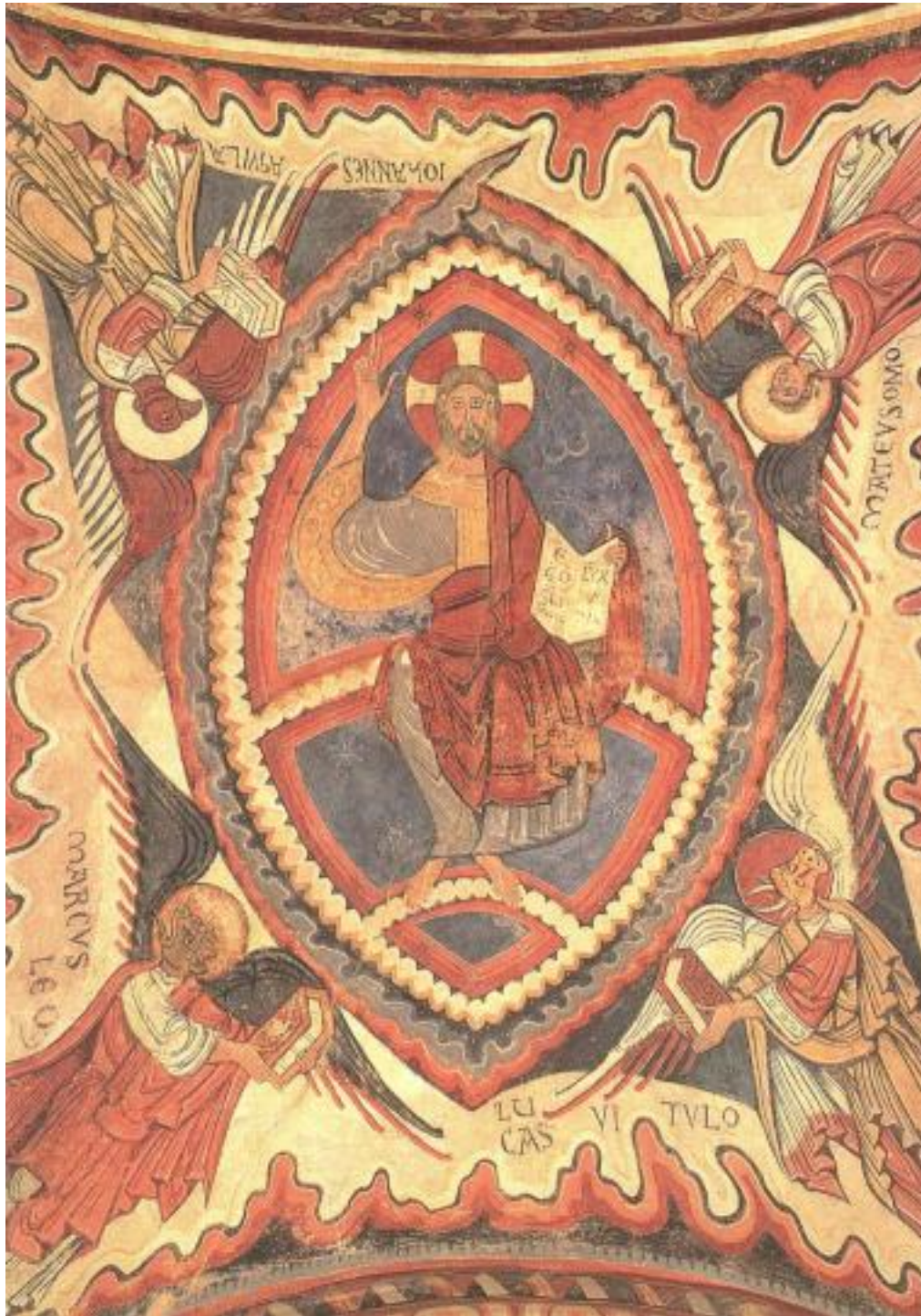
Fig. 3 : Panthéon de Saint-Isidore de León



Programme iconographique. © Edileisa

- 13 À la fin de ce parcours, la main de Dieu parachevait le tout en donnant la bénédiction finale, affirmant ainsi le lien spirituel direct entre monde terrestre et monde surnaturel. Suivant la liturgie céleste, au-dessous du Christ en Majesté²³ et de la dextre bénissant se trouvaient naturellement les sarcophages des rois fondateurs : Ferdinand I^{er} et Sancie, entourés de Sanche Garcès III de Navarre, des rois de León Vermude III, Alphonse V, ainsi que de leurs épouses respectives.

Fig. 4 : Panthéon de Saint-Isidore de León - Christ en Majesté



14 Cependant, le rite romain venait d'être imposé par Alphonse VI sur l'ensemble de son royaume en 1081 à la suite du concile de Burgos, ce qui, toutefois, ne marqua pas la fin du rite mozarabe. Bien au contraire, cette décision souleva de très fortes oppositions parmi le clergé, la noblesse et le peuple. En témoignent en particulier l'*Estoria de España* et Rodrigo Jiménez de Rada²⁴, lesquels évoquent même le recours au jugement de Dieu pour départager les tenants des deux rites, romain et tolédan, sur le territoire de la couronne castillano-léonaise. Ce jugement, qui aurait eu lieu en 1077 à Burgos²⁵ et aurait confirmé la liturgie mozarabe, n'empêcha pourtant pas Alphonse VI d'accepter en 1078 l'entrée officielle du culte romain en Castille et dans le royaume de León, mais il n'en fut pas pour autant pratiqué. Malgré l'impossibilité chronologique, les deux chroniques mettent en avant la responsabilité de la reine Constance, issue de la lignée du duc de Bourgogne²⁶; celle-ci aurait également été à l'origine de la profanation de la grande mosquée de Tolède et de sa reconversion au culte chrétien, malgré les promesses qu'avait faites Alphonse VI lors de la capitulation de la ville en 1085. Mais n'était-ce pas pour mieux dédouaner le roi d'une décision qui allait être à l'origine de grands troubles ? Il convient donc de rappeler qu'Alphonse VI avait longtemps résisté à toutes les pressions de la papauté qui le voulait soumis à son autorité, comme l'était le roi d'Aragon depuis 1066. Or, on connaît aussi les liens qui unissaient le roi castillano-léonais à l'ordre de Cluny, dont l'abbé, saint Hugues, était intervenu à plusieurs reprises en sa faveur, avait arrangé l'alliance avec la maison de Bourgogne et avait favorisé l'intervention de chevaliers croisés pour la reconquête de Tolède. Le monarque n'était pas demeuré en reste puisqu'il doubla en 1077 le cens, déjà fort important, versé par son père, Ferdinand I^{er}, à Cluny. Ainsi ce lien privilégié constituait-il un contre-pouvoir à celui de Rome qui permettait à Alphonse VI, tout à la fois, de ne pas rentrer dans l'obédience papale, en conservant l'autorité traditionnelle des souverains hispaniques sur l'institution ecclésiastique péninsulaire, et de se prémunir contre l'Aragon. En outre, que des monastères aient reçu la règle de saint Benoît n'impliquait pas que l'ensemble des institutions religieuses fût contraint au changement de rite. Cependant, lorsque Bernard, moine clunisien, qui avait été l'abbé du monastère de Sahagún et y avait introduit la réforme portée par son ordre, fut élevé à la tête de l'évêché de Tolède en 1086, la situation allait rapidement tourner au détriment du rite mozarabe. En effet, il réclamait pour Tolède reconquise la primatie historique de l'ancienne capitale wisigothique. Celle-ci, ayant été déplacée en territoire chrétien pendant l'occupation musulmane, se trouvait alors confiée à la capitale du royaume de León. Par conséquent, sur le conflit liturgique se greffait un conflit de personnes et de pouvoir incarné par l'évêque de León et par celui de Tolède. En 1088, Urbain II, issu lui aussi de Cluny, succédait à Grégoire VII sur le trône de saint Pierre et favorisait Bernard qui commença alors à réorganiser l'Église sur les territoires de la couronne castillano-léonaise. Il est donc loisible de penser que 1088 marque la véritable rupture et la nouvelle prépondérance du rite romain.

15 À ce titre, les choix iconographiques archaïsants du panthéon ont une dimension politique qui dépasse la simple religion. La reine Sancio n'étant plus, le recours à un affect pour expliquer le traditionalisme ne tient guère. Il est tout aussi difficile de croire qu'Urraque et Alphonse VI, ses enfants, éduqués ensemble, et l'un par l'autre, aient eu des interprétations opposées du sentiment religieux et de l'Église. D'autre part, il est peu probable qu'Alphonse VI ait pu tolérer l'expression d'une telle divergence puisqu'elle remettait en cause sa politique. Je serais donc plus tentée de croire à une décision commune, concertée entre le frère et la sœur, attendu que la conception bipartite du pouvoir, que l'institution de l'*Infantazgo* permettait, favorisait une action double. Les temps avaient changé, la situation politique et personnelle d'Alphonse VI ne lui permettait plus d'ignorer la nécessité d'une ouverture au nouvel ordre européen que bientôt Cluny dominerait. De plus, si la conquête de Tolède avait montré la dépendance aux alliances extérieures du souverain, elle avait aussi révélé les inconvénients d'un tel apport puisqu'il tendait à exclure la multiplicité culturelle ayant jusqu'alors gouverné

les rapports intercommunautaires et qu'il augmentait par conséquent les tensions existant au sein du royaume. De sorte qu'Alphonse VI ne pouvait plus ni méconnaître les exigences liées à l'aide clunisienne et au changement de rite, ni faire fi de l'importante communauté mozarabe et de ses intérêts, s'il voulait éviter que s'installe une situation par trop chaotique.

16 J'opposerais donc les intentions qui présidèrent à l'élaboration des fresques du panthéon royal à celles, par exemple, qui furent à l'origine du *Commentaire à l'Apocalypse* de 1047, réalisé pour Sancie et Ferdinand I^{er} par Facundus dans le *scriptorium* de Saint-Isidore de León, ce *Beatus* constituant une autre manifestation artistique et idéologique d'importance. En effet, ce manuscrit luxueux, au symbolisme extrêmement travaillé et précis, et lui aussi délibérément archaïsant, était la pure expression de l'ancienne culture et du rite mozarabe. Et puisqu'il représentait un patrimoine culturel et religieux toujours vivant, bien que contesté et presque réduit au seul León pour la chrétienté, cet ouvrage servit aux souverains et aux dignitaires de l'église léonaise de base pour affirmer les signes distinctifs du royaume, sa puissance et son indépendance, en excluant les apports extérieurs non désirés. Seul un royaume historique, ancien, pouvait y prétendre, tel celui de León qui, par l'antériorité de sa création, se démarquait en outre de la Navarre et de l'Aragon. Quant aux fresques, elles correspondaient au dernier éclat de la liturgie mozarabe, et furent sans doute conçues sous l'influence de l'évêque de León²⁷, comme une ultime tentative d'affirmer encore une fois la validité du culte traditionnel et de revendiquer la conservation de la primatie à León plutôt que son retour à Tolède, en faisant valoir la légitimité de ces aspirations grâce à la représentation du couple royal fondateur. L'appui de l'infante Urraque, *domina* de Saint-Isidore, qui offrait ainsi la possibilité d'une expression en contradiction avec la ligne politique officielle suivie par le roi, était-il tout aussi militant, ou cet appui n'affirmait-il plus que la grandeur et la validité de la culture passée ? Ne constituait-il pas plutôt une sorte d'hommage à Ferdinand I^{er} et Sancie, figures référentielles, protectrices, qui serviraient de reconnaissance à cette identité culturelle ancienne ? Les souverains suivants semblèrent privilégier cette dernière conception puisque, lors des travaux terminés en 1149 qui donnèrent lieu à la destruction d'un pan de mur à côté de la première porte murée, il fut choisi de sacrifier celui qui montrait la scène de la Nativité plutôt que son pendant, où étaient représentés la Crucifixion et le couple royal²⁸.

17 Par la suite, l'*Infantazgo* perdra une partie de son domaine, et donc de son pouvoir, du fait de la scission entre la Castille et le royaume de León. Puis, son domaine finalement démantelé, les nouvelles données politiques de la Castille et du royaume de León, notamment l'apparition d'une figure royale forte en la personne de Ferdinand III le Saint (1217-1252), allaient reléguer dans le passé l'*Infantazgo* et le bâtiment qui le représentait, le panthéon royal de Saint-Isidore de León, dont la symbolique était devenue obsolète²⁹. L'ancienne capitale allait connaître un sort semblable, malgré le chemin de Saint-Jacques de Compostelle, dont Ferdinand II de León (1157-1188) avait pourtant obtenu qu'il passât devant la basilique de Saint-Isidore.

Notes

1 Cf. figure 1, *Panthéon de Saint-Isidore de León - Vue d'ensemble*, cliché Edileisa.

2 Comte de Castille en 1029, il exerça le pouvoir de façon indépendante en 1035 à la mort de son père Sanche Garcès III le Grand (1004-1035) ; puis il devint roi de León en 1037 à la mort de Vermude III (1028-1037).

3 Sur le royaume de León et Saint-Isidore de León voir : *El Reino de León en la alta Edad Media*, 9 vol., León : Centro de Estudios e Investigación "San Isidoro", 1988-1997; Antonio VIÑAYO GONZÁLEZ, *San Isidoro de León-Panteón de reyes. Albores románicos : arquitectura, escultura, pintura*, León : Edileisa (Esplendores del Arte), 1995 ; Manuel VALDÉS FERNÁNDEZ, « El Panteón real de la Colegiata de San Isidoro de León », in : *Maravillas de la España medieval. Tesoro sagrado y monarquía*, 2 vol., León : Junta de Castilla y León, 2000 ; Julio PÉREZ LLAMAZARES, *Historia de la real Colegiata de San Isidoro* (fac-similé de l'éd. de 1927), León : Editorial Nebrija, 1982.

4 Je me suis servie de l'édition de Dom Justo PÉREZ DE ÚRBEL et Atilano GONZÁLEZ RUIZ-ZORRILLA (éd.), *Historia silense*, Madrid : Consejo Superior de Investigaciones Científicas-Escuela de Estudios Medievales, Textos, vol. XXX, 1959 (par la suite : *Hist. silense*). Ce récit constitue le témoignage conservé le plus proche temporellement des événements puisqu'il aurait été écrit au tout début du XII^e siècle. Son auteur se présente comme un témoin indirect et affirme avoir connu personnellement à la fin de sa vie l'infante Urraque (†1101), dont il écrit : « polebat namque et consilio et probitate, quippe quod experimento magis quam opinione didiscimus » (*Hist. silense*, p. 122 [12]). Les chroniques postérieures traitant du panthéon royal et de la translation des reliques de saint Isidore se fondent sur ce même texte, soit par sa copie (*Chronica najerense*, fin XII^e siècle), soit par sa réécriture (*Chronicon mundi*, *Historia de rebus Hispaniae* et *Estoria de España*, XIII^e siècle).

5 *Hist. silense*, p. 200s [96-99].

6 Ferdinand était le fils puîné de Sanche Garcès III le Grand de Navarre et de Munia-Mayor de Castille.

7 Voir Alfonso SÁNCHEZ CANDEIRA, *Castilla y León en el siglo xi. Estudio del reinado de Fernando I*, Rosa MONTERO TEJADA (éd.), Madrid : Real academia de la historia, 1999, p. 235-266. Il propose le catalogue des documents de Ferdinand I^{er}, confirmés par Sancier. Il y apparaît que les monastères castillans, et en particulier Saint-Pierre d'Arlanza, ont été nettement favorisés tout au long du règne. L'an 1047 marque une rupture puisque l'on peut constater une diversification accrue des donations, dont nombre d'entre elles ont été faites à l'église de León et à son évêque.

8 *Hist. silense*, p.197s [94].

9 Ce qui a été concrétisé d'une part par le concile de Coyanza de 1055 et, d'autre part, par l'application du For de León.

10 Luc DE TUY, *Chronicon mundi*, José Luis MARTÍN (éd.), « La monarquía leonesa. Fernando I y Alfonso VI (1037-1109) », in : *El Reino de León en la alta Edad Media*, 3, p. 415-705, p. 547.

11 Roderici XIMENII DE RADA, *Historia de rebus Hispaniae sive Historia gothica*, Juan FERNÁNDEZ VALVERDE (éd.), Turnhout : Brepols (Corpus christianorum continuatio medievalis, LXXII), 1987, p. 192 (livre VI, chap. 12 [44-45]).

12 Voir A. SÁNCHEZ CANDEIRA, *op. cit.*, p. 115-122 et Antonio VIÑAYO GONZÁLEZ, *Fernando I (1035-1065)*, Burgos : La Olmeda (Corona de España, XVI, Reyes de León y Castilla), 1999, p. 62-64.

13 Voir María Amparo VALCARCE, *El dominio de la real colegiata de San Isidoro de León hasta 1189*, León : Institución 'Fray Bernardino de Sahagún', 1985.

14 Ce qui expliquerait peut-être l'importante action diplomatique des infantes en faveur du roi. Cette autonomie politique et économique amènera d'ailleurs la reine Urraque (1109-1126) à conserver pour elle-même l'Infantazgo jusqu'à sa mort. La date de 1127 correspond aux premiers documents signés par sa fille, l'infante Sancier, devenue la domina de Saint-Isidore, qui allait bientôt devenir une référence politique incontournable lors du règne de son frère, Alphonse VII l'Empereur (1126-1157).

15 *Hist. silense*, p.179s [76].

16 L. DE TUY, *op. cit.*, p. 547. Pour sa part, Rodrigo Jiménez de Rada écrit : « Cumque sepulturam in monasterio sancti Facundi aut sancti Petri de Aslancia eligere decreuisset, uxoris sue regine Sancier precibus inclinatus, Legione in ecclesia quam construxerat elegit sibi et coniugi et successoribus sepulturas, et etiam ab uxore suasus regem Sancium patrem suum a monasterio Oniensi ad eandem transtulit sepulturam. Ad instanciam etiam Legionensium zemoram nobilem ciuitatem, quam Almaçor olim diruerat, reparauit. Postea cum ciuitas Abulensis longis temporibus diruta remansisset, rex Fernandus ab ea corpora sanctorum martirum Vincencii, Sauine et Christete dicitur transtulisse. Ser quia aliqui dicunt ea esse Abule, alii in monasterio sancti Petri de Aslancia, alii corpus sancti Vincencii Legione, alii corpus Christete Palencie, dubium pro certo asserere non presumo ». R. JIMÉNEZ DE RADA, *op. cit.*, p. 192 (livre VI, chap. 12 [31-44]). Le texte de ce dernier a été repris par l'*Estoria de España*.

17 Emprunté à A. VIÑAYO GONZÁLEZ, *Fernando I...*, p. 39. Cet auteur remarque de plus que toutes les inscriptions funéraires ont été refaites en écriture gothique au XII^e siècle et qu'il n'y a pas lieu de penser qu'elles aient été transformées. Par contre, l'ajout du cénotaphe dédié à la mémoire de Garsias Sánchez de Castille, contemporain de la réorganisation des sépultures royales telles qu'elles furent décrites au XVI^e siècle par le chroniqueur Yepes (cf. A. VIÑAYO GONZÁLEZ, *San Isidoro de León...*, p 8-11), correspond au règne de Ferdinand II de León (1157-1188). Sur ce sujet voir Xavier DECTOT, « Les cimetières des rois et leur évolution en León et en Castille du XI^e au XIII^e siècle », *Hortus artium medievalium*, 10, 2004, p. 55-62.

18 En 976, les aïeux de Ferdinand I^{er}, Sanche Garcès II Abarca et son épouse Urraque, offraient la première représentation peinte de monarques chrétiens hispaniques de la Reconquête dans le *Codex Vigilanus* (somme qui comprenait les actes des conciles nationaux wisigothiques et le *Liber Judiciorum*). Le manuscrit et ses illustrations étaient justement destinés à conférer à leur règne débutant une légitimité historique et politique par le recours aux structures légales instaurées par les rois wisigoths et la revendication de la transmission de leur droit civil et canonique.

19 Cf. figure 2, *Panthéon de Saint-Isidore de León - Crucifixion*, Cliché Edilesa.

20 Par ailleurs, il est connu que l'infante Sancie (†1152), sœur d'Alphonse VII, sous le règne duquel eurent lieu les travaux qui conduisirent à la deuxième consécration de l'église, a promu l'installation et l'expansion de l'ordre cistercien sur les territoires de la couronne castillano-léonaise. Elle-même repose dans le panthéon de Saint-Isidore de León, mais Alphonse VII choisira Tolède pour sépulture. La conservation du programme liturgique mozarabe ne devait donc plus être d'actualité...

21 A. VIÑAYO GONZÁLEZ, *San Isidoro de León...*, p. 36 (trad. pers.).

22 Cf. figure 3, *Panthéon de Saint-Isidore de León - Programme iconographique*, emprunté à A. VIÑAYO GONZÁLEZ, *San Isidoro de León...*, p. 32.

23 Cf. figure 4, *Panthéon de Saint-Isidore de León - Christ en Majesté*, Cliché Edilesa.

24 R. JIMÉNEZ DE RADA, *op. cit.*, livre VI, chap. 25. *L'Estoria de España* paraît être en partie écrite à partir du texte de l'évêque Rodrigo qu'elle cite à plusieurs reprises.

25 Selon Demetrio MANSILLA, « El reino de Castilla y el Papado en tiempos de Alfonso VI (1065-1109) », Instituto de estudios visigótico-mozárabes de Toledo, 4, 1987, p. 31-82, p. 50. Voir aussi : Richard FLETCHER, « Las iglesias del reino de León y sus relaciones con Roma en la alta Edad Media hasta el Concilio de Letrán de 1215 », in : *El reino de León en la alta Edad Media*, 6, p. 461-495.

26 Alphonse VI n'a épousé Constance de Bourgogne qu'après, en 1078 ou 1079. Auparavant, il était marié à Agnès, fille de Guillaume d'Aquitaine, lié également aux ducs de Bourgogne et à Cluny. Ces liens politiques et familiaux entre les deux femmes pourraient être à l'origine d'une confusion entre les deux souveraines, mais ce sont, me semble-t-il, les attaches unissant la reine Constance à Cluny qui sont le plus à même d'expliquer les critiques dont elle a été l'objet.

27 Il reste encore à savoir lequel, ou lesquels... Peter Linehan voit dans l'évêque Pélage de León le grand artisan du retour à l'ordre gothique du royaume de León. Faut-il lui attribuer aussi le choix du programme iconographique du panthéon royal ? Cf. Peter LINEHAN, « León, ciudad regia, y sus obispos en los siglos X-XIII », in : *El reino de León en la alta Edad Media*, 6, p. 411-457.

28 À moins qu'une contrainte de construction ait imposé ce choix, mais je n'en ai trouvé aucune mention.

29 Déjà Alphonse VI lui avait préféré le monastère clunisien de Sahagún pour édifier sa sépulture.

Pour citer cet article

Référence électronique

Emmanuelle KLINKA, « L'affirmation d'une nouvelle dynastie », *e-Spania* [En ligne], 3 | juin 2007, mis en ligne le 09 avril 2009. URL : <http://e-spania.revues.org/index370.html>

Emmanuelle KLINKA

Université du Littoral, SEMH-Sorbonne (CLEA, EA 2559), SIREM (GDR 2378, CNRS)

Droits d'auteur

© e-Spania

Résumé / Resumen

Dès sa création par Ferdinand I^{er} de Castille et de León et son épouse Sancie, infante léonaise, la nouvelle dynastie a favorisé les expressions artistiques de grande envergure, dont le panthéon royal de Saint-Isidore de León et les fresques qui l'ornent. Ceci impliquant de façon pérenne les monarques et leurs successeurs, je me suis intéressée aux choix institutionnels, artistiques et idéologiques qui ont déterminé son édification.

Mots clés : panthéon de Saint-Isidore, programme iconographique, Moyen Âge, León, légitimation royale, Castille

Desde el momento de su creación por Fernando I de Castilla y León y su esposa Sancha, infanta leonesa, la nueva dinastía favoreció las expresiones artísticas de máximo alcance, entre las cuales el panteón real de San Isidoro de León y los frescos que lo adornan. Puesto que implica de modo perenne a los monarcas y a sus sucesores, me interesé por las opciones tanto institucionales como artísticas e ideológicas que determinaron su edificación.

Palabras claves : programa iconográfico, panteón de San Isidoro, León, legitimación real, Edad Media, Castilla